

7b
86-B
14368

CHARLES EISEN

PAR

ALBERT JACQUOT

CORRESPONDANT DU COMITÉ DES SOCIÉTÉS DES BEAUX-ARTS
DES DÉPARTEMENTS, A NANCY



PARIS

J. ROUAM & C^{ie}, ÉDITEURS

14, RUE DU HELDER, 14

—
1899

CHARLES EISEN

PAR

ALBERT JACQUOT

CORRESPONDANT DU COMITÉ DES SOCIÉTÉS DES BEAUX-ARTS
DES DÉPARTEMENTS, A NANCY



PARIS

J. ROUAM & C^{ie}, ÉDITEURS

14, RUE DU HELDER, 14

—
1899

*Ce mémoire a été lu à la réunion des Sociétés des Beaux-Arts
des départements, tenue dans l'hémicycle de l'École des Beaux-
Arts, à Paris, le 12 avril 1898.*

CHARLES EISEN

Jal, dans son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, a démontré que Charles-Joseph-Dominique Eisen, le graveur, était né Français, puisqu'il naquit à Valenciennes et y fut baptisé le 17 août 1720.

Fils de François Eisen et de Marie-Marguerite Gainse, il habitait et travaillait à Paris à la fin de 1742 ; il y épousa, l'année suivante, croît-on, Anne Aubert, de treize ans plus âgée que lui. Ils eurent cinq enfants, dont deux filles.

Deux fils seulement survécurent à leur père : Christophe-Charles et Jacques-Philippe.

Le premier, maître peintre à Paris, et le second, peintre et doreur à Caen. Tous deux assistèrent, dit Jal, à l'apposition du scellé qui eut lieu *aux domiciles* de leur père, *après* le 4 janvier 1778, jour du décès de Charles Eisen (à Bruxelles). C'est des *domiciles* de Paris, bien entendu, que Jal veut parler.

L'époque et le lieu de ce décès sont connus des biographes, qui se sont contentés de dire qu'Eisen mourut dans un état voisin de l'indigence.

Jal fait connaître ensuite le procès-verbal de l'apposition du scellé et une lettre jointe à cette pièce, qui sont déposés aux archives de l'Empire.

Il établit qu'en 1777, Eisen se rendit à Bruxelles, non pour ses affaires, ainsi que le déclare sa pauvre femme, Anne Aubert, « qui se montra fort réservée », mais pour quitter cette digne compagne qu'il avait abandonnée depuis longtemps déjà, pour vivre à Paris avec Marie-Charlotte Martin, demeurant rue Saint-Hyacinthe, et veuve d'un sieur René du Coudray.

Eisen habitait donc Bruxelles, de 1777 à 1778, où il s'était établi chez un quincaillier nommé Jean-Jacques Clause, rue au Beurre, où il meubla une chambre.

La lettre de Clause, adressée à madame « Saint-Martin » (c'est ainsi que Eisen faisait nommer cette femme), expose bien qu'il lui doit une somme de 376 florins, 752 livres en argent de France. Nous n'analyserons pas cette lettre que tout le monde peut lire dans l'intéressant ouvrage de Jal, lettre dans laquelle il ose réclamer l'envoi de l'argent sur ce que la vente du mobilier de Paris peut produire, car il estime que celui qui garnit la chambre d'Eisen à Bruxelles, ainsi que sa bibliothèque, ne lui payeront pas la moitié de ce qui lui est dû.

Or, ce que Jal, et ce que tout le monde ignore jusqu'ici, c'est que cette bibliothèque, comme l'appelle le propriétaire quincaillier Clause, renfermait une collection des œuvres du maître, collection dont ce Clause connaissait la valeur et que, par une ruse déloyale, ce Clause s'était fait adjudger.

Nous avons eu la bonne fortune de retrouver, dans les archives de Belgique, un document qui jette un jour nouveau sur cette question. Nous nous empressons de le transcrire ; son importance et sa netteté nous dispensent d'y ajouter aucun commentaire.

C'est d'abord la déposition de Jansens, peintre et doreur de Bruxelles, puis la décision prise par les magistrats contre ledit Clause¹.

« J.-J. Jansens, peintre et doreur, demeurant en cette ville, expose qu'il est parvenu à sa connoissance : *Charles Eisen*, dessinateur célèbre, est mort à Bruxelles le 4 janvier 1778. L'on croit qu'il avoit femme et enfans à Paris. Il étoit logé ici chez le nommé Clause, marchand quincailler, près de St-Nicolas, de qui l'on tient les circonstances suivantes relativement à la vente qui s'est faite le 10 dudit mois l'après dîner dans la maison du St-Esprit, de tous les effets, habits, linges, objets et surtout de plusieurs dessins de prix délaissés par ledit *Eisen*. »

« Ledit Clause, entrant dans un endroit public, le samedi 10 janvier, vers les six heures du soir, y débita pour nouvelle en présence de nombre personnes, qu'il venoit d'avoir fait un bon coup, qu'il avoit gagné de quoi faire une nouvelle façade à sa maison, qu'il étoit devenu propriétaire de tous les dessins et

¹ « Bruxelles. — Secrétairerie d'État et de Guerre. » — Registre 573⁶, fol. 154.

« ouvrages que le célèbre Eisen avoit délaissés ; qu'il étoit parvenu
« à se procurer ces desseins au moien d'une permission qu'il avoit
« obtenue du Mag^t de Bruxelles, par le canal de l'Echevin Dux pour
« faire vendre tous ces effets à son profit ; que cette vente s'étoit
« effectuée la mesme après dîner dans la maison du St-Esprit, et
« qu'il s'y étoit trouvé peu de monde, que pour avoir les desseins
« à bon compte, il avoit eu soin de les arranger à sa façon chez lui
« dans les différens portefeuilles qui les contenoient, qu'il avoit
« commencé par faire mettre en vente le plus beau de ces desseins,
« représentant *la Séduction*, sur lequel ainsy que sur les autres
« il avoit été le seul enchérisseur, parceque aucun de ceux qui
« étoient présent à la vente, la plupart fripiers, ne connoissoient
« pas ces sortes de choses ; qu'il avoit ce beau dessein de *la*
« *Séduction*, pour dix-sept florins et qu'il ne le donneroit pas
« pour six cent, qu'il avoit également tous les autres ouvrages
« d'Eisen pour lesquels il feroit bien son compte, qu'il étoit
« d'intention de faire annoncer dans les feuilles publiques que ceux
« qui voudroient acheter de ces ouvrages pourroient s'adresser chez
« lui, qu'afin de pouvoir plus facilement parvenir à obtenir seul
« à la vente tous ces desseins il n'avoit prévenu personne que cette
« vente devoit se faire, que cependant quelques jours avant, le
« valet de chambre de M^{sr} le duc d'Urzel étoit venu de la part de
« son maître lui demander quand cette vente se feroit parcequ'il
« désiroit beaucoup d'y faire quelqu'emplette, que lui, Clause
« avoit répondu qu'elle ne se feroit pas de sitôt, qu'il devoit aupar-
« avant écrire à Paris, que M. le Comte de Cuypers désireroit
« d'avoir la *Tabatière d'Eisen*, sur laquelle il y avoit un dessein,
« avoit aussi fait demander chez lui quand cette vente se feroit, en
« le priant de vouloir acheter pour luy, Comte de Cuypers cette
« tabatière à tel prix qu'elle pourroit se vendre. Quelques personnes
« de la Compagnie indignées d'un tel procédé, observèrent à Clause
« qu'il n'étoit pas permis d'agir ainsi, vu que tous les amateurs de
« desseins attendoient avec impatience cette vente et que lui-même
« d'ailleurs devoit être intéressé à la faire valoir le plus que possible
« afin d'être payé des prétentions qu'il avoit à la charge d'Eisen,
« et en même tems tenue pour acquitter les prétentions des autres
« créanciers qu'Eisen avoit ; surquoy Clause dit qu'il ne s'inquiétoit
« pas des autres, que tout l'argent que l'on avoit fait de vente ne

« suffiroit pas encore pour sa seule prétention et qu'il croioit
« d'autant plus cette vente faite en règle qu'elle avoit été annoncée
« par le Belleman dans la paroisse de St-Nicolas le matin même du
« jour de la vente. »

Suivent les conclusions et les décisions des magistrats : les voici :
« Parler du préjudice pour les autres créanciers d'Eisen. Tromper
« l'attente des amateurs de dessein, flétrissure pour la mémoire
« d'Eisen. On a surpris la religion du Mag^t ou d'un de ses membres
« pour obtenir la promesse de faire cette vente précipitée et obrep-
« tive et clandestine en cellant sans doute qu'entre les hardes,
« linges, etc., il y avoit les desseins de prix.

« Conclure à ce que la permission du Mag^t soit déclarée nulle
« comme urb. et obreptivement abvenue, et par conséquent ulté-
« rieure la vente qui s'en est suivie également nulle et comme non
« avenue. Ordre à Clause sans dire expurgation de remettre au
« Curateur que le Conseil trouvera bon de dénommer pour la
« créance d'Eisen, généralement tous les desseins, ouvrages et
« d'autres effets qu'il a obtenus à cette vente ou qui se sont trouvés
« dans sa maison, lors de la mort d'Eisen, pour le tout être revendu
« de nouveau après préallables affichés, et avis dans les feuilles
« publiques comme il est de règle et convenable dans un cas parti-
« culier tel que celui où il s'agit de l'ouvrage d'un artiste célèbre
« qui ont un prix indéfini.

« Pour sûreté des créanciers demander provisionnellement
« permission d'arrêt sur les desseins de la vente entre les mains
« du vendeur public. Et à ce que Clause soit condamné à tous
« frais, dommages et intérêts résultés et à résulter de cette pour-
« suite.

« Demander provisionnellement que Clause ait à consigner au
« devans les vingt quatre heures, tout ce qu'il a obtenu à cette
« vente. »

On consultera avec intérêt la notice que M. Jules Guiffrey consacre à Charles Eisen dans le tome VI, 12^e volume des *Nouvelles Archives de l'art français* ¹.

¹ 2^e série, t. VI, 12^e vol. de la collection, publiée par Jules Guiffrey, 1771-1790. Paris, Charavay.

Cette notice ajoute un intérêt de plus et se lie au fait que nous relevons ; elle reproduit le certificat d'inhumation de Charles Eisen au cimetière de Sainte-Gudule, à Bruxelles, donnant ainsi la date exacte du décès du graveur, le 4 janvier 1778, « chez le S^r J.-J. « Clause, marchand quincailler, demeurant rue au Beurre et inhumé « le 6 du même mois ».

Cette notice contient également le curieux procès-verbal d'apposition de scellé à Paris, en date du 13 janvier 1778, dans lequel M. Guiffrey fait remarquer le nom du graveur Patasse¹, que Jal avait lu Patusse et qui demeurait rue du Plâtre-Saint-Jacques, celui du S. Jean-Baptiste Roger, professeur de musique à Paris, rue Beanbourg, tuteur de d^{lle} Aimée-Justine Roger, sa fille, et de demoiselle Catherine-Justine Eisen, son épouse.

M. Jules Guiffrey a publié aussi une série de pièces sur Charles Eisen, émanant des archives des Commissaires au Châtelet².

¹ C'est du graveur Patas qu'il s'agit.

² *Courrier de l'Art*, 1884.

PARIS

TYPOGRAPHIE DE E. PLOX, NOURRIT ET C^{ie}

8, RUE GARANCIÈRE
